

« Estado Vegetal », la formule idéale pour mettre l'écologie en scène

THÉÂTRE Le KVS peaufine sa fibre sud-américaine avec une éco-féministe venue du Chili

- ▶ Après avoir fait sensation cet hiver à Buenos Aires, « Estado Vegetal » prend racine à Bruxelles.
- ▶ La Chilienne Manuela Infante y cultive l'intelligence des plantes.
- ▶ Comme un avant-goût au festival Proximamente, qui prendra le pouls d'une Amérique latine où les femmes empoignent le pouvoir !

CRITIQUE
BUENOS AIRES
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Aujourd'hui, l'écologie est sur toutes les lèvres, de toutes les manifestations et donc dans toutes les campagnes politiques. Il est par conséquent étonnant que la thématique n'ait pas encore vraiment percé parmi les scènes, habituellement visionnaires quand il s'agit de scruter les sujets de société brûlants. Peut-être parce que le militantisme qui accompagne l'écologie effraie les artistes allergiques – à raison – à toute démagogie.

Cependant, une autrice et metteuse en scène chilienne semble avoir trouvé la formule idéale pour rendre les planches vertes sans pour autant sombrer dans l'activisme.

Avec *Estado Vegetal*, présenté au Fiba (Festival Internacional de Buenos Aires), Manuela Infante crée un seul-en-scène végétal où la scénographie se mesure en taux de chlorophylle, avec une comédienne qui semble obéir aux lois de la photosynthèse plutôt qu'à celles de la mise en scène. De l'art de végéter !

Ravissement sonore, branle-bas dramaturgique, « Estado Vegetal » est aussi une petite révolution philosophique

Étonnantes graminées que ces planches inspirées des travaux du philosophe Michael Rardler et du neurobiologiste Stefano Mancuso. Intelligence, âme et communication des plantes : ces concepts imprègnent et transforment la matière du spectacle pour ne plus faire qu'un dans une étonnante symbiose entre la végétation et le jeu. *Estado Vegetal* semble littéralement contaminé par la vie et la présence des plantes sur le plateau. La metteuse en scène sème son écriture dans un terreau à la fois simple et tragique : alors qu'un motard vient de mourir dans un accident à cause d'un arbre dont les branches ont atteint une ligne à haute tension et qu'il finira dans un état « végétatif » (dans plusieurs sens du terme), plusieurs témoins viennent raconter leur version de l'histoire : un fonctionnaire chargé des espaces verts de la ville, une voisine hystérique, une autre voisine, attachée mentale, ainsi que la mère, en deuil, du motocycliste. Tous ces personnages sont joués par une seule et même personne, Marcela Salinas, dans un tourbillon plus dense qu'un saule pleureur. Jouant avec une pédale d'un looper (petite machine à enregistrer des boucles de sons), la comédienne enregistre des bouts de dialogues, des murmures, des bruitages pour les surimposer ensuite à d'autres répliques, ce



Les esprits cartésiens seront désarçonnés, mais les autres se laisseront embarquer dans ce mille-feuille (littéralement !) de sons, de voix, de récits, de points de vue, de paysages.

© ISABEL ORTIZ

qui crée un paysage sonore hyper singulier, bruisant comme les feuilles d'un arbre.

Modulant sa voix dans d'innombrables nuances pour convoquer les différents protagonistes, elle jongle aussi avec des accessoires étonnants. Le bruit d'une feuille morte, toute sèche, écrasée dans la main à proximité du micro, et remixé au looper, deviendra plus tard le fond sonore d'un feu ravageant toute une forêt, dans un enfer craquant de brindilles calcinées. Tout est ainsi construit : en échos fascinants dans un puzzle complexe, se calquant sur les ramifications touffues d'une nature qui fonctionne et s'exprime sur des modes et des temps bien différents de la course effrénée et égocentrique de notre humanité.

Loïn de tout naturalisme, *Estado Vegetal* construit une narration polyphonique et intemporelle, faite de métamorphoses, de bourgeons, de réitérations. Les plantes se fendent de chuchotements, le fond de la scène se pare d'une forêt frémissante et lyrique et la comédienne finit elle-même par se muer en plante.

Les esprits cartésiens seront désarçonnés, mais les autres se laisseront embarquer dans ce mille-feuille (littéralement !) de sons, de voix, de récits, de points de vue, de paysages, complètement hypnotiques si on accroche dès le premier rameau.

À la fois poétique et déroutante, la pièce de Manuela Infante semble nous rappeler qu'en considérant notre environnement non plus comme un objet, mais comme un tout indivisible de notre condition humaine, c'est un tout autre avenir qui se dessine. Ravissement sonore, branle-bas dramaturgique, *Estado Vegetal* est aussi une petite révolution philosophique, renversant cet anthropocentrisme qui conduit l'homme (et la nature) à sa perte. ■

CATHERINE MAKEREEL

Le 26/3 au KVS, Bruxelles.

Amérique du Sud Les violences et injustices envers les femmes marquent la scène

REPORTAGE

L'Argentine n'a pas attendu l'onde de choc provoquée par #MeToo pour se mobiliser contre les injustices faites aux femmes.

Il y a huit ans déjà naissait « Ni una menos » (en français : « Pas une de moins »), mouvement de manifestations massives pour protester contre les violences faites aux femmes, qui s'est propagé dans d'autres pays de la région comme l'Uruguay, le Chili ou le Pérou. Plus récemment, en 2018, elles étaient deux millions à sortir dans la rue ou à prendre d'assaut le parvis du Congrès à Buenos Aires pour mettre la pression sur les députés afin qu'ils votent la légalisation de l'avortement (finalement rejetée par le Sénat en août dernier).

Aujourd'hui, dans les rues de la capitale argentine, il n'est pas rare de voir des femmes arborer un foulard vert, marque de leur soutien au droit à l'avortement. Foulard vert qui renvoie d'ailleurs, symboliquement, au foulard blanc que portent les désormais célèbres « Mères de la place de Mai », ces mères argen-



Dans « Nuke », Paula González dénonce la double discrimination de genre et d'origine envers les femmes indigènes.

© D.R.

tines dont les enfants ont disparu pendant la dictature militaire et qui continuent, chaque jeudi, à protester en face de la Casa Rodada (maison ronde) du gouvernement. « C'est comme un passage de flambeau entre les générations, nous comme une avocate (et par ailleurs comédienne) argentine, active dans la lutte contre l'impunité des tortionnaires de la dictature. Il y a une filiation entre la lutte pour les droits de l'homme et celle aujourd'hui pour le droit des femmes. On retrouve une même culture,

une même énergie, une même créativité, un même langage. D'ailleurs, ce n'est pas anodin si pour dénoncer les abus sexuels, les Argentines n'utilisent pas l'expression #MeToo, mais leur propre slogan « Mira como nos ponemos » (NDLR : « Regarde comment on se tient »). »

Parler est un acte politique

Le public et les professionnels présents au Festival international de Buenos Aires, fin janvier, ont pu le constater : la question des violences et injustices envers les femmes imprègne largement la scène. Culturellement, la lutte va même un cran plus loin en Argentine puisque notre écriture inclusive se transforme là-bas en langage inclusif : pas seulement perceptible à l'écrit donc, mais aussi audible à l'oral. Exemple : au lieu d'écrire ou de dire *los chicos* (les garçons) ou *las chicas* (les filles), on peut désormais dire *lxs chicxs* (prononcez « lès chiquès »). Autant dire qu'une banale conversation devient désormais un acte politique, une manière de se positionner sur l'égalité entre les hommes et les

femmes.

Nul doute que ces préoccupations émergeront dans la programmation du festival Proximamente, organisé en novembre prochain au KVS à Bruxelles. Rassemblant des artistes argentins, chiliens, uruguayens et brésiliens, cette plateforme vouée à mieux faire connaître la scène sud-américaine accueillera par exemple l'Argentine Marina Otero ou encore la Chilienne Paula González, artiste d'origine mapuche qui explore les violences exercées depuis des siècles contre cette communauté indigène, expropriée. Aujourd'hui réduit à quelques milliers d'individus, ce peuple continue de faire face à la répression policière et aux convoitises : la marque Benetton a ainsi pris possession d'un large territoire où paissent les brebis dont la laine sert à confectionner ses vêtements. Dans *Nuke*, Paula González a notamment récolté les témoignages de femmes déracinées et doublement discriminées : parce qu'elles sont femmes et parce qu'elles sont indigènes ! ■

C.Ma.

Natalie Portman
« Toute femme devrait se sentir en sécurité »

Réveiller son corps
Pour se sentir mieux, renforcer son mental, affûter sa silhouette

SPÉCIAL ACCESSOIRES
Les plus beaux sacs et chaussures pour célébrer le printemps

marie claire
L'esprit et le style

EN LIBRAIRIE

gopress
Innovating Digital Content

Le Soir Wallonie 20/03/2019, bladzijden 16 & 17

All rights reserved. Gebruik and reproductie enkel mits toelating van de uitgever via Le Soir Wallonie

